



Toqueville et l'Irlande

Fuchs Michel

Pour citer cet article

Fuchs Michel, « Toqueville et l'Irlande », *Cycnos*, vol. 24.n° spécial (Hommage à Michel Fuchs), 2007, mis en ligne en 2021.

<http://epi-revel.univ-cotedazur.fr/publication/item/888>

Lien vers la notice

<http://epi-revel.univ-cotedazur.fr/publication/item/888>

Lien du document

<http://epi-revel.univ-cotedazur.fr/cycnos/888.pdf>

Cycnos, études anglophones

revue électronique éditée sur épi-Revel à Nice

ISSN 1765-3118

ISSN papier 0992-1893

AVERTISSEMENT

Les publications déposées sur la plate-forme épi-revel sont protégées par les dispositions générales du Code de la propriété intellectuelle. Conditions d'utilisation : respect du droit d'auteur et de la propriété intellectuelle.

L'accès aux références bibliographiques, au texte intégral, aux outils de recherche, au feuilletage de l'ensemble des revues est libre, cependant article, recension et autre contribution sont couvertes par le droit d'auteur et sont la propriété de leurs auteurs. Les utilisateurs doivent toujours associer à toute unité documentaire les éléments bibliographiques permettant de l'identifier correctement, notamment toujours faire mention du nom de l'auteur, du titre de l'article, de la revue et du site épi-revel. Ces mentions apparaissent sur la page de garde des documents sauvegardés ou imprimés par les utilisateurs. L'université Côte d'Azur est l'éditeur du portail épi-revel et à ce titre détient la propriété intellectuelle et les droits d'exploitation du site. L'exploitation du site à des fins commerciales ou publicitaires est interdite ainsi que toute diffusion massive du contenu ou modification des données sans l'accord des auteurs et de l'équipe d'épi-revel.

Le présent document a été numérisé à partir de la revue papier. Nous avons procédé à une reconnaissance automatique du texte sans correction manuelle ultérieure, ce qui peut générer des erreurs de transcription, de recherche ou de copie du texte associé au document.

EPI-REVEL

Revues électroniques de l'Université Côte d'Azur

Tocqueville et l'Irlande

Michel Fuchs*

Un pays, comme l'esprit d'un individu, entretient des idées qui devraient normalement s'exclure. Cette coexistence est peut-être une des conditions de la démocratie dans un pays, mais chez un individu elles donneraient à penser qu'il existe congénitalement dans l'être humain des points aveugles, inconscients et, par là-même, d'autant plus difficiles à éliminer. Il ne serait pas intéressant de faire l'histoire de ces points aveugles chez les penseurs d'une certaine envergure, à tout le moins. Une telle histoire devrait nécessairement inclure Jean-Jacques Rousseau et l'usage presque constamment figuratif du mot "esclave" (ou d'expressions sémantiquement liées), alors qu'existaient en grand nombre des esclaves littéraux, mais aussi les auteurs de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen qui ont été (la législation sur le divorce exceptée) plutôt aveugles au droits de la citoyenne.

Alexis de Tocqueville devrait-il y figurer ? Malgré sa merveilleuse intelligence et la perspicacité avec laquelle il mit en lumière des faits que ses prédécesseurs n'avaient pas observés, il se pourrait bien que l'Irlande ait constitué un de ses points aveugles.

On le sait. De 1831 à 1832, Tocqueville avait visité les États-Unis en compagnie de son ami Gustave de Beaumont pour s'y informer du système pénitentiaire. À leur retour en France en mars 1832, ils consacrèrent un certain temps à rédiger le compte rendu de leur mission et, en août 1833, Tocqueville alla seul en Angleterre y passer six semaines pour étudier le seul système aristocratique qui semblait fonctionner et qui était, en quelque sorte, l'ancêtre du système politique américain. De ce séjour, il nous reste une série de notes relativement élaborées. Après leur mission américaine commune, Beaumont et Tocqueville avaient décidé de se lancer chacun dans une entreprise d'envergure. Beaumont avait écrit un roman qui eut un grand succès, intitulé *Marie ou l'esclavage aux États-Unis* : en fait, il s'agissait pour lui de parler des conflits raciaux de ce pays, qu'il avait notés mais dont il n'avait pu parler dans l'ouvrage sur le régime pénitentiaire. De

* Université de Nice-Sophia Antipolis

son côté, Tocqueville s'était lancé dans *De la démocratie en Amérique* (dont la première partie avait paru en janvier 1835) qui marque le début de sa renommée internationale. Après cet effort soutenu et le tourbillon du succès, les deux amis éprouvèrent le besoin d'une récréation, mais d'une récréation utile. Beaumont envisageait d'écrire un livre sur l'Irlande tandis que Tocqueville préparait la deuxième partie de son grand ouvrage sur l'Amérique, consacrée cette fois, non pas aux institutions des Américains, mais à leur mentalité et à une réflexion plus générale sur le processus démocratique affectant toutes les sociétés européennes. Aller en Angleterre et en Irlande, c'était pour Tocqueville mettre à l'épreuve certaines de ses hypothèses sur la démocratie et étudier plus précisément les raisons pour lesquelles l'aristocratie anglaise avait réussi à résister aux changements gigantesques qui l'avaient balayée en France. Il n'est guère vraisemblable, mais on n'en est pas sûr, qu'il eût l'intention d'écrire sur l'Angleterre même, qu'il considérait être un sujet bien plus difficile que l'Amérique ; il semblerait, sur la foi de ce qu'il écrivit à son père, que les deux amis s'étaient accordés sur une division du travail intellectuel, Beaumont étant libre d'écrire sur les îles britanniques, Tocqueville se réservant les droits exclusifs sur les États-Unis.

Une autre raison, d'un autre ordre, les poussait à traverser la Manche. Ils étaient sur le point de se marier (Alexis ayant eu une liaison avec une Anglaise, Mary Mottley, le moment était venu pour lui de s'en séparer ou de l'épouser). Mais avant de renoncer au célibat, cet état béni où, comme le déclare Lawrence Sterne, on peut s'étendre en diagonale dans son lit, ils voulaient se donner du bon temps pour la dernière fois et le "Gai Londres" victorien était plus approprié que le Paris où ils étaient trop connus.

Ils arrivèrent à Londres le 23 avril 1835 où ils séjournèrent deux mois. Après quoi, ils quittèrent la capitale pour aller à Coventry qu'ils quittèrent le 26 pour aller à Birmingham. Ils atteignirent Manchester le 30 et arrivèrent à Liverpool le 3 juillet. Ils s'y embarquèrent pour traverser la mer d'Irlande et séjournèrent à Dublin du 6 au 17 juillet. Ils se dirigèrent alors vers le centre, l'ouest et le sud-ouest du pays jusqu'au 9 août, date à laquelle ils se retrouvèrent à Dublin pour suivre un congrès scientifique. Là les deux amis se séparèrent, Tocqueville allant à Southampton d'où il s'embarqua pour Cherbourg.

Les notes qu'il a laissées de son voyage¹ sont moins élaborées que celles du voyage de 1833 en Angleterre, mais elles ne sont pas des

¹ Elles ont été publiées par Gustave de Beaumont en 1867 dans son édition des œuvres de son ami. Elles ont été republiées par Gallimard dans leur grande édition des *Œuvres*

impressions jetées à la diable au jour le jour. Certaines d'entre elles sont à l'évidence le résultat d'une sorte de montage de notes éparses prises à des moments divers, mais qui ne nous sont pas parvenues. Comme celles consacrées par Tocqueville à l'Amérique et au Canada, à la Suisse ou à l'Espagne, ces notes enregistrent ce qu'il a vu de ses propres yeux, mais aussi les conversations qu'il a eues avec les gens rencontrés par hasard en Irlande ou avec ceux auxquels ses amis de France et d'Angleterre l'avaient recommandé.

La valeur des renseignements ainsi rassemblés a été mise en doute de manière amusante par Thackeray. Dans *Le Livre des snobs*² publié en 1846, il devait regretter que "de Tocqueville et de Beaumont [...] n'aient pas expliqué le Snobisme de l'Irlande, par contraste avec le nôtre." Trois ans auparavant, à la fin du Livre d'esquisses irlandaises³, il explique qu'il est difficile de savoir ce qu'est la vérité de l'Irlande, car en fait de vérité, il y en a au moins deux dans ce pays, la catholique et la protestante. Et pour illustrer le peu de valeur des témoignages irlandais, il rapporte l'incident suivant :

Je n'oublierai jamais la jubilation avec laquelle un notable de Munster me raconta avoir dépêché MM. Tocqueville et Beaumont avec un "si vous saviez le tas d'histoires que je leur ai débitées..." [...] Au milieu de toutes ces vérités, qu'atteste à chaque fois un : "Je vous en donne mon honneur et ma parole", quelle est celle que l'étranger va choisir ? et comment se fier à des philosophes qui fabriquent des théories à partir de données de ce genre ?

Ce que vise Thackeray ici c'est, certes, le livre publié par Beaumont en 1839 et intitulé *De l'Irlande*. Quoi qu'on puisse penser des motifs de Thackeray en mettant en cause la validité des thèses de ce dernier sur l'Irlande, il n'est pas vrai de laisser entendre que Tocqueville se soit laissé prendre par ses divers informateurs. Il avait pleinement conscience, comme Thackeray du reste, que la vérité en Irlande se réduisait souvent au préjugé et on le voit souvent hanté par le souci qu'il exprime par cette question angoissée : "Où trouver la vérité absolue ?" (574) autrement dit une vérité non entachée d'esprit partisan qui serait l'explication objective des faits bruts recueillis par ses prédécesseurs et par lui-même ; John Revans lui avait

complètes, mais la meilleure édition et la plus complète est celle procurée par Lise Queffélec (sous la direction d'André Jardin), Tocqueville, *Œuvres*, tome I, Paris : Gallimard (Pléiade), 1991. Toutes nos références, dans le texte, renvoient à cette édition.

² *Le Livre des Snobs*, tr. Raymond Las Vergnas, Paris : Aubier, Collection bilingue, 1971 [1945], p.194.

³ *The Irish Sketchbook*, éd. S. Mitchell et C. Morash, Gloucester: Alan Sutton, 1990 [1843], p. 368.

dit à Londres avant son départ pour l'Irlande : "il n'y a pas de pays où il soit plus difficile d'obtenir d'un homme la vérité" (477) : cette maxime a dû s'imposer à lui à plusieurs reprises pendant son séjour irlandais. En tout cas, il fait preuve d'une attitude constamment critique à l'égard de ceux qui le renseignent. Conscient que même un homme aussi partial que Mr French, membre du parti des Orangistes rencontré à Galway, pouvait lui fournir d'authentiques renseignements malgré lui, il essaie d'évaluer le degré de probabilité des "faits" mentionnés ; le plus souvent il en vient à cette conclusion : "Il faut surtout considérer cette conversation (comme toutes les autres) bien plus comme montrant l'état des esprits que la vérité nue" (526). Et, bien entendu, lorsque par exception, quand il rencontre deux personnes, opposées en tout, tomber d'accord sur les méfaits de l'aristocratie qui gouverne si mal l'Irlande, il ne peut s'empêcher de penser que ce point pourrait bien être un fait authentique :

Je n'ai point encore rencontré d'homme en Irlande, à quelque parti qu'il appartînt, qui ne reconnaît avec plus ou moins d'amertume que l'aristocratie avait très mal gouverné le pays. Les Anglais le disent ouvertement ; les orangistes ne le nient pas ; les catholiques le crient à haute voix.

Je trouve que le langage de l'aristocratie le prouve plus que tout le reste. (531-532).

Il ne serait pas juste de tenir Tocqueville pour quelqu'un d'indûment crédule, capable d'être influencé par des témoins sans valeur ou d'avaler, comme le suggère Thackeray, les histoires invraisemblables qu'on lui aurait débitées. En fait, ses notes consacrées à l'Irlande ne sont pas différentes par leur esprit critique et aussi par le goût marqué de l'analyse dont elles témoignent au détriment de l'impression ou de l'anecdote subjectives.

Comparées au *Journal de Montalembert*⁴ qui s'était rendu dans ce pays quelques années avant Tocqueville et avait publié en 1831 ses *Lettres sur le catholicisme en Irlande*, elles sont même plutôt austères. L'enthousiasme de Montalembert est toujours perceptible : il ne découvre pas plus tôt un nouveau paysage qu'il déclare que c'est le plus bel endroit du monde et le lieu où, tout jeune qu'il est, il voudrait passer le reste de ses jours. En ce sens, son journal est plus facile à lire que les notes de Tocqueville car il regorge d'anecdotes et de descriptions pittoresques qui en font une carrière d'exemples d'ekphrasis. Rien de tel chez Tocqueville qui, par exemple, note le 27 juillet que : "De Kilkenny à Michelstown le pays a le même aspect que précédemment" (557), mais comme il a omis de dire à quoi il ressemblait précédemment, il lui faut se lancer dans une description

qu'on se serait attendu à trouver plus tôt et qui se révèle d'ailleurs être essentiellement économique et sociologique. Il "omet" de parler de la beauté de la région du lac de Killarney, qu'il a probablement visitée. La seule chose qui ressemble à une anecdote dans ces notes est ce qu'il dit des jeunes filles irlandaises qu'il a vu se baigner toutes nues dans la mer à peu de distance de jeunes gens (593). Cette remarque pourrait passer pour caractéristique du tempérament de Tocqueville qui, de son propre aveu, ne pouvait apercevoir une femme sans que son sang se mît à "bouillir", s'applique aussi aux hommes et se rencontre au sein d'un développement consacré à la distinction entre bonnes mœurs et pudeur dont le but est de montrer que dans un pays "où les mœurs sont très pures" et où les naissances illégitimes sont très rares, personne ne s'offusque de la nudité⁵, alors qu'en Angleterre où la morale est très corrompue, la pudeur est extrême.

Il va de soi que, lorsqu'on parle de l'Irlande, la nudité — du corps, mais aussi des habitations — est un indice des conditions de vie primitives et précaires de ses habitants. Les Irlandaises sont comme les Indiennes qui vont pieds nus et n'ont pas peur de se dénuder simplement parce qu'elles n'ont pas les moyens d'être particulièrement recouvertes d'habits. "La grande misère" de l'Irlande est un thème récurrent de ces notes. Tocqueville revient plusieurs fois sur ces huttes faites de boue séchée sans fenêtres et sans cheminée où des êtres humains partagent avec un cochon, quand ils en ont un, l'espace limité et la fumée suffocante. Quand on se rappelle ses descriptions des Indiens américains ou canadiens, on se rencontre que s'il consacre des pages à décrire le dénuement irlandais, c'est qu'il ne s'attendait pas à trouver des conditions de vie aussi primitives dans un pays européen.

Mais ce qui impressionne aussi Tocqueville, c'est la gentillesse des pauvres au sein même de leur exceptionnelle pauvreté :

Ils sont doux, civils, hospitaliers. Une population anglaise ne supporterait pas pendant une semaine l'état de misère dans lequel ils sont obligés de vivre. Mais, quand l'occasion de faire un excès d'intempérité se présente, ils ne savent point y résister. Alors ils deviennent turbulents et souvent violents et désordonnés. Le vol est très rare parmi eux. Les mœurs proprement dites sont très pures. Les actes de violence sont assez fréquents, mais ils dérivent tous ou de l'ivresse ou des passions politiques. (527)

5 C'est à St Asaph, alors qu'il se rend en Irlande, que le prince PÜCKLER-MUSKAU a aperçu les appâts virginaux de jeunes galloises à travers leurs haillons, voir *Pückler's progress, the adventures of Prince Pückler-Muskau in England, Wales and Ireland as told in letters to his former wife 1826-1829*, Londres : Collins, 1987, p. 204.

Dans des conditions similaires, les Anglais descendraient dans la rue et les Français renverseraient leur gouvernement dans un de leurs accès irrésistibles de fureur révolutionnaire. Bien entendu, certains des informateurs de Tocqueville, signalent que les indigènes ne pensent guère au lendemain, ce que le voyageur enregistre ; mais leur imprévoyance lui paraît être le résultat de leur pauvreté extrême : "On se marie à seize ou dix-huit ans. Très souvent, il faut faire un emprunt pour payer le prêtre. Plus la misère devient intolérable, plus cet esprit d'imprévoyance semble augmenter."

Le degré le plus insupportable de pauvreté, c'est à Newport Pratt qu'il le rencontre, à la fin de son séjour en Irlande, où une foule remplit l'unique rue du village : au chômage, les gens meurent littéralement de faim, tandis qu'un prêtre essaie de collecter un peu d'argent pour acheter de l'avoine pour les nourrir. Rétrospectivement, la Grande Famine ne semble pas avoir été un épisode unique, mais une forme aggravée de pénurie alimentaire due au grand nombre d'hectares en friches ou utilisés pour l'élevage. Comme le précise à ses hôtes français un nommé Kelly, membre de l'Église d'Irlande (anglicane) et secrétaire du Comité d'Éducation :

L'Irlandais élève de belles moissons, porte sa récolte au port le plus voisin, l'embarque à bord d'un bâtiment anglais, et revient se nourrir de pommes de terre. Il élève des bœufs, les envoie à Londres et ne mange jamais de viande. (522)

Les prêtres tentent d'aider les pauvres de leurs paroisses, mais où trouvent-ils l'argent pour le faire ? Certainement pas des riches, comme l'affirme l'évêque de Kilkenny :

Qu'est-ce qui soutient les pauvres aujourd'hui en Irlande ? Ce sont les pauvres. Le riche regarde le pauvre du haut des murs de son beau parc ou, s'il le rencontre sur son chemin, il répond à ses prières : "Je me suis fait un devoir de ne point donner à ceux qui ne travaillent pas." Et il ne leur fournit pas d'ouvrage. Il a des chiens gros et gras et ses semblables meurent à sa porte. Qui nourrit le pauvre ? Le pauvre. (550-551)

Fait qu'avait confirmé Senior par anticipation à Londres lorsqu'il avait dit à Tocqueville : "Il n'y a pas d'Irlandais si pauvre qui ne partage sa dernière pomme de terre avec celui qui est dans le besoin" (477). Mais l'évêque, lui, va plus loin et souligne que les riches ne sont pas seulement coupables de refuser assistance aux pauvres, mais aussi de les appauvrir délibérément pour les mieux maîtriser et exploiter :

À l'heure qu'il est, Messieurs, l'intérêt des propriétaires d'Irlande est de rendre le peuple aussi misérable que possible, car, plus le cultivateur sera menacé de mourir de faim, plus il sera prêt à

se soumettre à toutes les conditions qu'on voudra lui imposer. (551)

Cette misère et ses causes poussent Tocqueville à s'informer auprès de ses interlocuteurs pour savoir si une Loi sur les pauvres ne serait souhaitable en Irlande, ne serait-ce que pour "donner aux propriétaires un intérêt à ce que le pauvre soit aisé" (551). Comme on pouvait s'y attendre, tous les catholiques s'y déclarent favorables et les protestants s'y montrent réticents pour ne pas dire hostiles. La réaction la plus scandaleuse est celle du ministre protestant de Galway, dont les ouailles (représentant un pour cent de la population de la ville) se composent pour l'essentiel de riches et de leurs serviteurs protestants, qui se dévoile dans un sermon que Tocqueville résume :

Il dit des lieux communs sur la charité, puis tournant tout à coup sur la politique il expose que Dieu a bien ordonné le principe de l'aumône au juifs, mais qu'il n'en a jamais fait une obligation légale ; que le principe de charité est sacré, mais que son exécution comme celle de tous les principes moraux doit être abandonnée à la conscience (allusions à la loi des pauvres contre laquelle les orangistes luttent en Irlande). Passant de là aux avantages de la charité, il découvre qu'elle forme le plus grand lien de la société et qu'il ne saurait y en avoir d'autres. Il y a bien, il est vrai, des insensés et des hommes pervers qui croient qu'on pourrait rendre les hommes égaux et se passer par conséquent de ce lien que le bienfait et la reconnaissance établissent entre le riche et le pauvre. Mais de pareilles doctrines sont manifestement contraires à la volonté de Dieu qui a fait naître les hommes faibles et forts, habiles et sots, capables et incapables. La société doit former une échelle suivie et son bonheur dépend du respect que chacun aura pour le rang de son voisin et de la satisfaction avec laquelle il occupera le sien. Les doctrines opposées ne peuvent être prêchées que par des ennemis de l'ordre, des agitateurs qui, après avoir privé le peuple des lumières célestes (la Bible), le poussent vers des actions destructives de la civilisation.

Le prédicateur finit par assurer son auditoire que l'argent de la quête n'est point destiné à soulager les misères des catholiques ; sans soute toutes les misères doivent intéresser les chrétiens, mais l'Écriture ne dit-elle pas qu'il faut soulager les siens avant de songer aux étrangers ? Et cette morale n'est-elle pas surtout applicable à un petit corps comme celui que forment les protestants dans Galway, qui ont besoin d'être tous unis entre eux, pour rester comme un témoignage vivant de la vraie religion, privée de l'appui du nombre ? (581-582)

Cette évocation sarcastique d'un sermon parmi d'autres permet à Tocqueville de suggérer que la charité privée consiste à charger charitalement les pauvres du soin de soulager aussi leur pauvreté tandis que les riches s'enrichissent à leurs dépens.

Ce sermon donne une idée des sentiments de l'aristocratie irlandaise. C'est là un autre aspect du pays qui fascine Tocqueville. Il enregistre tout ce qui a trait à la manière dont les aristocrates vivent, à la façon dont ils extorquent des rentes exorbitantes de leurs locataires et ils se ruinent à singer leurs équivalents anglais, il note à quel point ils sont isolés du reste de la population par les murs qui entourent leurs propriétés certes, mais aussi par leur religion et aussi les préjugés qui les font mépriser et haïr les Irlandais :

Tous les protestants riches que j'ai vus à Dublin ne parlent de la population catholique qu'avec une haine et un mépris extraordinaires. Ce sont, à les entendre, des sauvages incapables de reconnaître un bienfait, des fanatiques conduits à tous les désordres par leurs prêtres.

Or ces mêmes gens, qui tiennent un pareil langage, sont ceux qui ont tenu ou tiennent encore en partie dans leurs mains tout le gouvernement du pays. Comment attendre que de gens animés de pareils sentiments et imbus de semblables opinions (à tort ou à raison, je l'ignore), puissent traiter avec douceur, confiance, ou même justice ceux sur lesquels ils s'expriment ainsi ? (531-532)

Cette observation mène à un problème plus général : pourquoi l'aristocratie est-elle le meilleur ou le pire des gouvernements ? En une note, à l'évidence, soigneusement rédigée, Tocqueville oppose l'aristocratie anglaise à l'aristocratie protestante d'Irlande :

Les deux sociétés que je viens de décrire ont été cependant fondées toutes deux sur le principe de l'aristocratie. Bien plus, les deux aristocraties dont j'ai parlé ont la même origine, les mêmes mœurs, presque les mêmes lois. L'une cependant a donné pendant des siècles aux Anglais un des meilleurs gouvernements qui fût au monde, l'autre aux Irlandais un des plus détestables qu'on ait jamais imaginé. (556)

Pourquoi une telle contradiction entre ces aristocraties ? Pour la simple raison que l'aristocratie irlandaise a :

une raison particulière de ne pas s'unir avec le peuple afin de rester semblable à la nation dont elle est sortie et à laquelle elle se fait gloire de ressembler. Au lieu de lui donner un motif spécial de ménager le peuple, donnez-lui un motif spécial de l'opprimer, en mettant sa confiance sans cet appui étranger qui fait qu'elle n'a rien à craindre des suites de sa tyrannie. Accordez à cette aristocratie le pouvoir exclusif de gouverner et de s'enrichir, défendez au peuple d'arriver jusqu'à eux, ou si vous le lui permettez imposez à ce bienfait des conditions qu'il ne peut supporter. (555-556)

Il est entendu que toutes les aristocraties ont commencé par conquérir les peuples qu'elles ont assujettis, mais très vite elles ont partagé certains de leurs intérêts et se sont, dans une certaine mesure, incorporées à eux. C'est

ce qui explique qu'elles soient devenues une aristocratie "naturelle", c'est-à-dire une aristocratie naturalisée. Il leur a fallu pour cela posséder l'"esprit viril" (559) qui caractérise, aux yeux de Tocqueville, l'aristocratie anglaise (alors que Burke, dans les *Réflexions sur la Révolution de France* insistait sur la nature efféminée de toutes les aristocraties et considérait la virilité comme la caractéristique des classes moyennes et, singulièrement, des Jacobins). En Irlande, l'aristocratie est demeurée séparée du peuple, tout en dépendant d'une autre aristocratie qui considérait son équivalent irlandais comme un corps étranger. D'où la manière détestable de gouverner de cette sangsue qui explique que Edmund Burke considérait l'Irlande comme "le pays gouverné de la manière la plus impolitique qui soit". Mais la conclusion à laquelle Tocqueville se range provisoirement est des plus curieuses : "Il ne serait juste de juger théoriquement l'aristocratie ni par l'un ni par l'autre de ces deux peuples. Ils forment des exceptions. La règle est ailleurs" (556). Et il ajoute en marge de cette note cette remarque : "Ici pour compléter ce morceau, il faudra rechercher quels sont les vices et les vertus les plus naturels à l'aristocratie" (1454). Mais où les trouver ? Soit par une déduction a priori à partir du concept même d'aristocratie ou, ce qui est plus conforme à la pente de Tocqueville, en examinant une aristocratie qui, qu'on le déplore ou qu'on s'en félicite, n'est pas une exception, autrement dit l'aristocratie française que Tocqueville connaît bien, et pour cause.

La religion constitue le troisième sujet majeur de ces notes. Il est vrai qu'elle est présente en Irlande. Tocqueville ne semble pas avoir rencontré de représentants des dissidents protestants d'Irlande et il ne fait aucune mention des divers courants qui parcouraient et affaiblissaient un peu plus l'Église établie d'Irlande (protestante). Quand il décrit les religions d'Irlande, il s'en tient à l'opposition irréductible d'une minorité de protestants (dont beaucoup veulent continuer à prélever la dîme sur les catholiques) et les catholiques qui forment, comme il le déclare, "presque tout le peuple" (478). Il fait souvent allusion aux lois pénales contre les catholiques, tout particulièrement celles qui interdisent à un père ou une mère catholiques de faire donner une instruction à leurs enfants ou de posséder des terres ; mais il parle aussi souvent de l'enthousiasme que suscite chez les parents le système tout récemment créé des "écoles nationales" et de la tendance des riches catholiques à racheter, grâce aux profits que leur vaut le prêt aux propriétaires protestants endettés, les terres dont ils ont été spoliés, ce qui est compréhensible mais n'aide guère la paix civile.

Citant un homme de loi de Dublin opposé fanatiquement aux catholiques, Tocqueville souligne l'impasse à laquelle conduit la haine religieuse :

L'aristocratie de ce pays a toujours regardé la population catholique comme un ramas de sauvages, elle l'a traitée comme tel. Celle-ci s'est habituée à considérer les hautes classes comme ses ennemis naturels. [...] Pour les Irlandais, la religion n'est pas devenue seulement une affaire de foi, mais une affaire de patriotisme. [...] L'Irlande ne peut donc être gouvernée ni se gouverner elle-même. (548)

Même lorsque certains catholiques s'enrichissent, ils découvrent que la richesse n'est pas un laisser-passer : "Je suis fâché de dire qu'on leur ferme les rangs. Les protestants ne peuvent s'habituer à les voir sur le même pied qu'eux" (549).

Le plus fascinant de ce phénomène religieux pour Tocqueville est, toutefois, la manière dont les deux religions chrétiennes semblent échanger leurs rôles dans le spectre idéologique traditionnel. En Angleterre et sur le continent européen, mais aussi aux États-Unis, le protestantisme paraît encourager l'examen personnel, une certaine conscience sociale et un souci démocratique, alors que le catholicisme manifeste l'affinité congénitale qui le rapproche de régimes autoritaires et des classes supérieures. En Irlande, c'est l'inverse qui est vrai. Sous la forme d'un long diptyque, Tocqueville rapporte la conversation qu'il a eue avec un prêtre catholique puis avec un pasteur protestant. La conversation avec le prêtre catholique se conclut lorsque ce dernier dit à Tocqueville : "Ne dites pas ces choses en France, on vous prendrait pour un ministre protestant" (573), alors que le ministre protestant lui dit en le quittant : "Ne dites pas tout cela en France, on vous prendrait pour un curé catholique" (574). Ce qui se fait jour tout au long de cette conversation, c'est qu'il existe en Irlande un catholicisme progressiste, attaché à la liberté et se mettant au service du peuple à côté d'un protestantisme furieusement attaché à "l'établissement" d'une église qui ne représente qu'une petite minorité et qui n'a que mépris pour la populace. Il arrive que Tocqueville soupçonne, derrière la satisfaction affichée par le prêtres à l'égard de la situation "officieuse" de l'église catholique, un lancinant désir de remplacer au plus vite les protestants et d'asservir l'État à la première occasion grâce à une nouvelle forme "d'établissement" dont rêvent, au même moment, les ultras de France. Il n'empêche que l'extraordinaire union du peuple d'Irlande et de son clergé suscite chez lui étonnement et admiration, et il a tendance à y voir une des rares exemples de catholicisme authentiquement populaire.

Mais ce qui caractérise ces notes, c'est qu'il ne cesse d'y souligner l'abominable imbrication des termes de l'horrible trinité irlandaise : pauvreté, gouvernement aristocratique, conflits religieux. "Si vous voulez savoir ce que peuvent l'esprit de conquête, les haines religieuses, combinés avec tous les abus de l'aristocratie, sans aucun de ses avantages, venez en Irlande" (518). Conquis, les Irlandais sont dans leur grande masse traités en étrangers dans leur propre pays. Ce constat désolé l'amène à demander à un de ses interlocuteurs protestants : "Comment voulez-vous que dans l'état du pays un gouvernement ainsi composé ne fasse pas une nation à part de tous les catholiques ?" (549).

À cette question capitale, Tocqueville ne reçoit aucune réponse. Et, ce qui est encore plus significatif, il ne se soucie pas d'en avancer ou d'en esquisser une. C'est peut-être la raison pour laquelle ces notes, par ailleurs remarquables, ne sont pas entièrement satisfaisantes. On a l'impression que l'Irlande est pour Tocqueville un pays qui ne l'intéresse que modérément en lui-même, mais qui lui est l'occasion de mettre à l'épreuve certaines hypothèses qui ont trait aux préoccupations du Français qu'il est.

Et pour commencer, plutôt que de comprendre l'Irlande, les Irlandais et les problèmes qu'il décrit fort bien, ce qui domine chez Tocqueville, c'est l'intention de comprendre son propre pays. C'est là d'ailleurs une attitude assez constante chez lui, même lorsqu'il parle de l'Amérique. Un exemple typique et assez extraordinaire nous en est fourni par une lettre écrite à son frère Hippolyte en 1831 alors qu'il se trouvait aux États-Unis. Il y évoque de manière nostalgique l'ancienne présence des Français sur ces terres avant qu'ils ne fussent chassés par les Anglais du Canada, puis du reste du continent, et il se lance dans un exemple très suggestif de reconstruction historique hypothétique :

Pittsburgh est l'ancien fort Duquesne des Français, l'une des causes de la guerre de 1745. Les Français ont donné, en Amérique, la preuve d'un génie extraordinaire dans la manière dont ils avaient disposé leurs postes militaires. Alors que l'intérieur du continent de l'Amérique septentrionale était encore entièrement inconnu aux Européens, les Français ont établi des postes au milieu des déserts depuis le Canada jusqu'à la Louisiane ; une suite de petits forts qui, depuis que le pays est parfaitement exploré, ont été reconnus pour les meilleurs lieux qu'on pût destiner à la fondation des villes les plus florissantes et les situations les plus heureuses pour attirer le commerce et commander la navigation des fleuves. [...] Si nous avions réussi, les colonies anglaises étaient enveloppées par un arc immense dont Québec et la Nouvelle Orléans formaient les deux extrémités. Pressés sur leurs derrières par les Français et leurs alliés les Indiens, les Américains des États-Unis ne se seraient pas révoltés contre la mère patrie. [...] Il n'y aurait pas eu de

Révolution d'Amérique, peut-être pas de Révolution française, du moins dans les conditions où elle s'est accomplie .⁶

Voilà une hypothèse qui peut faire rêver à ce que serait le monde aujourd'hui si les Anglais n'avaient pas battu les Français au Québec au XVIII^{ème} siècle : les Indiens n'auraient pas disparu, ou pas aussi vite, car ils auraient bénéficié de jeu de balance entre Anglais et Français à la manière de certains pays dits "du Tiers Monde" au XXe siècle ; les Français ne se soucieraient pas de francophonie mais dénonceraient la corruption de leur langue parlée par un demi-milliard d'habitants sur la planète ; surtout, et c'est là que perce l'obsession politique de Tocqueville, il n'y aurait pas eu de Révolution américaine car aucun colon anglais n'aurait osé se révolter contre la mère patrie garante de l'indépendance face aux Français, donc pas de guerre d'indépendance, donc pas d'intervention de la monarchie française en faveur d'une république et donc pas de Révolution française, ou alors sous une forme beaucoup moins radicale et, en tout cas, laissant peut-être subsister une aristocratie dont la disparition lui pose problème sur le plan historique mais aussi personnel.

C'est ce problème qui le préoccupe lors de son séjour en Angleterre et en Irlande. Si Tocqueville ne peut prendre ni l'aristocratie anglaise, ni l'irlandaise pour critère de ce qu'est une véritable aristocratie, c'est que ni l'une ni l'autre ne lui permettent de comprendre le passé et l'avenir de l'aristocratie française. Ce sont leurs différences d'avec la française qui peuvent lui être le plus utile, mais cela implique que l'Irlande devient une manière de prétexte. Que ce pays ne lui ait pas laissé d'impressions indélébiles est fortement suggéré par l'aisance avec laquelle il oubliera rapidement ce qu'il a écrit dans ses notes. L'intérêt qu'il manifeste au problème posé par les pauvres dans les deux îles est, notamment, le problème de savoir si une loi sur les pauvres est possible et souhaitable. Il pose à ses interlocuteurs quantité de questions sur ce sujet. Et pourtant, quelques mois à peine après avoir dénoncé l'affreuse hypocrisie du pasteur protestant de Galway, il écrit son *Mémoire sur le paupérisme* où il n'hésite pas à louer aux nues "l'aumône individuelle" qui "établit des liens précieux entre le riche et le pauvre" (1171) et à rejeter toute idée de loi sur les pauvres qui accroît leurs besoins, leur paresse, leur oisiveté et leurs vices (1177) et qui est une stupide intervention de l'État, dans les mécanismes du marché qu'on devrait laisser fonctionner tout seuls pour enseigner aux prolétaires à économiser en vue des mauvais jours. Cette semi cécité qui pousse Tocqueville à poser comme une loi de la nature le fonctionnement

6 Lettre du 26 novembre 1831 à Hippolyte de Tocqueville, cité par André Jardin, *Alexis de Tocqueville*, Paris : Hachette, 1984, p. 160.

amoral du marché est d'autant plus surprenante que plusieurs de ses interlocuteurs irlandais, la plupart catholiques, et certains de ses amis anglais les plus respectables, avaient attiré son attention sur la concurrence du marché qui crée la pauvreté des pauvres et la richesse des riches, ce qui lui avait d'ailleurs permis de découvrir à propos des ouvriers de Manchester sa propriété essentielle : "C'est là que l'esprit humain se perfectionne et s'abrutit, que la civilisation produit ses merveilles et que l'homme civilisé redevient presque sauvage" (504).

Mais le défaut majeur de ces notes est peut-être ailleurs. Il se rend bien compte que les Irlandais ont été conquis par les Anglais. Mais il ne semble pas voir qu'au lieu d'être devenus ce qu'avaient pu être les Gaulois après la conquête romaine ou la conquête franque, les Irlandais sont restés assujettis à l'Angleterre d'une manière qui rappelle furieusement les liens de dépendance coloniaux. Or Duvergier de Hauranne avait publié en 1827 ses *Lettres sur la situation de l'Irlande* où il parlait de l'Irlande comme d'une des colonies de l'Angleterre et expliquait qu'il n'y avait pas à s'étonner de l'extrême misère qui y régnait : il faudrait être un impérialiste naïf pour s'imaginer un instant qu'une colonie est gouvernée dans son propre intérêt : elle n'existe en tant que colonie que dans celui de la métropole qui a mis la main sur elle. Or, Duvergier était bien connu de Beaumont qui en parle à plusieurs reprises dans son livre sur l'Irlande, et la position adoptée par lui faisait écho à celle de nombreux Irlandais, y compris Edmund Burke pour qui l'Irlande était un pays esclave depuis des siècles.

Non seulement il s'étonne de la grande misère irlandaise de manière assez simpliste pour un esprit de sa trempe, mais il ne semble pas percevoir que dans ce pays, les haines religieuses n'ont pas grand chose à voir avec un conflit d'interprétations théologiques, mais qu'elles sont fomentées et utilisées par les Anglais et les protestants d'Irlande (comme la langue, la race ailleurs et à d'autres époques) comme facteur discriminant entre colonisés et colonisateurs destiné à exclure les premiers de tout accès au pouvoir politique. Si les catholiques s'étaient par miracle ou par opportunisme politique convertis en masse à l'église établie d'Irlande, leurs maîtres auraient été obligés de trouver d'autres facteurs discriminants à leur opposer, mais non sans mal peut-être. Il fallait donc absolument que l'Angleterre encourageât en sous-main ce catholicisme qu'elle condamnait officiellement. Les Lois pénales existaient, mais n'étaient guère appliquées, ce qui, fort subtilement, transformait tous les catholiques en martyrs potentiels et, par conséquent, renforçait le prestige du catholicisme, tout en maintenant ses adeptes en esclavage. Même le Collège de Maynooth, ce

monument tapageur à la gloire de l'Église catholique triomphante, avait été créé et payé par l'Angleterre pendant les guerres napoléoniennes.

De plus, l'aristocratie irlandaise ne se bornait pas, comme l'indique Tocqueville dans la citation ci-dessus, à être une aristocratie étrangère empêchant les Irlandais d'en rejoindre les rangs ou leur imposant pour le faire des conditions inacceptables, c'est surtout une aristocratie faite pour l'essentiel de plébéiens. Burke, que Tocqueville prenait à tort pour un contre-révolutionnaire ordinaire, aurait pu l'éclairer sur ce point s'il l'avait lu. Voici ce qu'il en dit :

Être admiré, d'où découle essentiellement l'obéissance, ne peut être que la prétention légitime ou l'imposture d'un tout petit nombre. Je tiens pour absolument impossible que deux millions de plébéiens [...] puissent s'éprendre de six ou sept cent mille de leurs concitoyens (plébéiens comme eux selon toute apparence, un grand nombre même, marchands, serviteurs etc. étant inférieurs à certains d'entre eux) au point d'être satisfaits, ou même contents, de leur voir conférer un pouvoir exclusif qui fait d'eux, constitutionnellement, des maîtres absolus, capables, grâce aux mœurs découlant de leur situation, d'exercer sur eux, jour après jour, heure après heure, une supériorité insupportable.⁷

Tocqueville ne voit pas que la cause des injustices en Irlande n'est pas l'aristocratie irlandaise, mais la parodie de statut aristocratique accordé dans la colonie à des protestants ordinaires qui n'ont rien de noble.

Deux raisons, semble-t-il, à ce point aveugle essentiel chez Tocqueville. Il illustre de manière éloquente la régression politique que subit l'intelligentsia française sous les règnes de Napoléon et des rois restaurés. Cette régression se manifeste, entre autres, par la perte de l'aptitude très récemment acquise par les Français de reconnaître que les autres nations existent et possèdent des droits égaux aux leurs. Alors que l'Irlande n'avait pas été perçue comme une nation pendant la plus grande partie du XVIII^{ème} siècle, la France, devenue consciente d'elle-même en tant que nation depuis la Révolution, a pris une conscience aiguë des autres nations. Cette conscience et la notion du "concert des nations" en tant que confraternité, c'est-à-dire d'une association d'égaux, avaient conduit à ce qu'on a appelé la "Déclaration de Paix au Monde" du 22 mai 1790 ("la nation française renonce à entreprendre aucune guerre dans la vue de faire des conquêtes, et n'emploiera jamais ses forces contre la liberté d'aucun peuple"⁸) et aussi au projet de nouvelle Déclaration des droits de l'homme et du citoyen proposé par Robespierre parce qu'il voyait dans le texte de

7 Lettre à Sir Hercules Langrishe, 1792, *Works*, III, 304-5.

8 Godechot, *Les Constitutions de la France*, Paris : Garnier-Flammarion, 1979, p

1793 une déclaration “faite pour un troupeau de créatures humaines parqué sur un coin du globe, et non pour l’immense famille à laquelle la nature a donné la terre pour domaine et pour séjour”⁹. Ce projet devait, bien entendu, être rejeté, mais il n’en reste pas moins qu’il théorise mieux qu’aucun autre cette notion de “fraternité”, non seulement nationale mais humaine, pour en faire le fondement d’une loi destinée à faire entrer les relations internationales dans l’ère de la civilisation. Très souvent ridiculisée notamment par les Anglais qui se plaisaient à désigner la guillotine comme l’instrument principal de son application, la notion de “fraternité” implique que tous les hommes sont frères et ont à l’égard des étrangers les mêmes devoirs qu’envers leurs propres concitoyens (“Les hommes de tous les pays sont frères, et les différents peuples doivent s’entr’aider selon leur pouvoir, comme les citoyens du même État”) et que ceux qui ne l’admettent pas sont les ennemis de tous les autres (“Celui qui opprime une nation se déclare l’ennemi de toutes”)¹⁰. Cette idée de nations fraternelles avait influencé ceux-là même qui s’étaient opposés à la Révolution, comme par exemple Chateaubriand, parent de Tocqueville, qui voyait dans les massacres de 1641 en Irlande l’effet d’“animosités nationales” dont l’Angleterre était seule responsable. L’incapacité de Tocqueville à voir en l’Irlande une nation à part entière est un indice sûr de la dégradation de la pensée politique française à partir de la Restauration.

Mais il existe une autre raison à cette incapacité. Bien qu’il ait écrit : “Je n’ai jamais été plus convaincu que le plus grand et le plus irrémédiable des malheurs pour un peuple, c’est d’être conquis”¹¹ et malgré son libéralisme, Tocqueville s’est très vite révélé partisan de l’expansion coloniale française. À propos de l’Algérie, il estimait qu’il fallait que la France ait pleins pouvoirs sur les tribus du pays, qu’elle respectât leurs coutumes et leurs usages, certes, mais à condition que cela ne mît pas en cause ces pouvoirs. Il devait écrire à Lamoricière en 1846¹² : “Du moment que nous avons commis cette grande violence de la conquête, je crois que nous ne devons pas reculer devant les violences de détail qui sont absolument nécessaires pour la consolider.” Bien entendu, il pouvait plaider qu’il voulait seulement que la France imitât et rivalisât avec l’Angleterre et que, puisque les indigènes d’Afrique et d’Asie étaient de toute manière

⁹ Maximilien Robespierre, Discours du 24 avril 1793, in *Textes choisis*, Paris : Classiques du Peuple, éd. Jean Poperen, 1973, II, 135-136.

¹⁰ *Ibid.*, p. 136.

¹¹ Cité par Henri Baudet, « Alexis de Tocqueville et la pensée coloniale au XIX^{ème} siècle », in *Tocqueville, Le Livre du Centenaire 1859-1959*, Paris : CNRS, 1960, p. 124.

¹² A. Jardin, *Alexis de Tocqueville*, p. 304.

condamnés à être les victimes des appétits de l'Europe, si la France ne colonisait pas, l'Angleterre le ferait à sa place. Il semble bien que coexistent en Tocqueville un authentique libéral qui pense qu'on ne saurait échapper à l'égalité des conditions, et un colonialiste, critique peut-être mais authentique aussi, qui est convaincu que les peuples ne sont pas égaux et que certains sont destinés à diriger les autres ou, plus précisément, qu'il existe des nations et des peuplades et que celles-ci n'ont pas vocation à devenir nations. Mettre en cause le droit de l'Angleterre à gouverner l'Irlande l'aurait inévitablement conduit à mettre en cause aussi le plan cruel établi par lui pour coloniser proprement l'Algérie avant d'établir un vaste empire en Asie. Certes, il s'est toujours prononcé contre l'esclavage et contre un racisme obtus refusant la miscégenation ; mais cela ne l'empêche pas d'entretenir certains des préjugés des esclavagistes à l'égard des noirs ou des Indiens. Parfois même, là où s'y attendrait le moins comme dans le chapitre inaugural de *De la Démocratie en Amérique* où, après avoir décrit les vastes étendues du pays, il lui fallut bien convenir que les Indiens les habitaient, même s'ils n'étaient pas très nombreux relativement à elles. Mais ils devaient être détruits et "la Providence, en les plaçant au milieu des richesses du Nouveau-Monde, semblait ne leur avoir donné qu'un court usufruit ; ils n'étaient là, en quelque sorte, *qu'en attendant*"(31-32)¹³. Que de condescendance dans ce "en attendant", souligné par l'auteur lui-même ! Et ne pourrait-on pas en dire autant de ces Irlandais imprévoyants, bon vivants, mais totalement inefficaces contre l'industrieuse Angleterre ?

Mais pourquoi faut-il coloniser ? Pour devenir plus puissant qu'autrui bien entendu, mais aussi pour sauvegarder le pouvoir des appétits d'une populace toujours prête à se rebeller, en France surtout, où depuis 1789 elle montrait sans se lasser qu'elle entendait bien prendre elle-même le pouvoir le plus vite possible. La colonisation apparaît ainsi comme une des pièces maîtresses d'un "grand dessein politique" visant à détourner l'attention des masses de l'inégalité qui règne en métropole et à les séduire en leur proposant des colonies à exploiter à outrance. Tocqueville aurait pu faire siennes ces réflexions de Renan qui, dans *La Réforme intellectuelle et morale de la France* écrite sous le coup du désastre de Sedan, trouve le moyen de justifier la colonisation tout en avançant que les nations d'Europe sont de "races égales" :

La colonisation en grand est une nécessité politique tout à fait de premier ordre. Une nation qui ne colonise pas est irrévocablement vouée au socialisme, à la guerre du riche et du pauvre. La conquête d'un pays de race inférieure par une race

¹³ Tocqueville, *De la Démocratie en Amérique*, Première partie, chapitre 1.

supérieure, qui s'y établit pour le gouverner, n'a rien de choquant. L'Angleterre pratique ce genre de colonisation dans l'Inde, au grand avantage de l'Inde, de l'humanité en général, et à son propre avantage. La conquête germanique du Ve et du VIe siècle est devenue en Europe la base de toute conservation et de toute légitimité. Autant les conquêtes entre races égales doivent être blâmées, autant la régénération des races inférieures ou abâtardies par les races supérieures est dans l'ordre providentiel de l'humanité.¹⁴

Et Renan, inconscient de l'arme idéologique qu'il renforce chez Strauss et ses partisans, de distinguer une race de travailleurs manuels, les Chinois, une race de "travailleurs de la terre, c'est le nègre"¹⁵ et, bien entendu, une race de maîtres et seigneurs, les Européens ; on ne saurait mieux dire, au sein d'une catastrophe nationale, et à ses propres envahisseurs, que si l'on veut éviter une guerre civile en Europe, il faut, par la domination coloniale et la discrimination qu'elle instaure, promouvoir le petit peuple d'Europe, ou prétendre le faire, au statut de maître et seigneur. Idée dont devait se faire l'écho Cecil Rhodes, de glorieuse mémoire colonialiste : "L'empire [...] est une question de pain et de beurre. Si vous voulez éviter une guerre civile, vous devez être des impérialistes." On le voit : dans la deuxième moitié du XIXe siècle, et même avant peut-être, la colonisation était liée étroitement à la vie et aux problèmes quotidiens des citoyens des pays colonisateurs.

Thackeray parlait à propos de l'Irlande d'une double vérité, celle des protestants et celle des catholiques. Ne faudrait-il pas parler à propos de Tocqueville de la vérité du colonisateur et de celle du colonisé ? La vérité de Tocqueville est en tout cas double : en lui coexiste celle du penseur libéral et celle du colonisateur prêt à toutes les violences pour maintenir la violence initiale de la conquête. Certains voudraient penser que cette dernière n'est que circonstancielle, alors que le libéralisme de Tocqueville serait sa marque intemporelle. Mais ne serait-elle pas plutôt le signe que son libéralisme n'est pas assez libéral ? Le vrai libéralisme, s'il existe, ne devrait-il pas renoncer à toute politique de puissance pour affirmer une souveraineté également partagée entre les citoyens du monde, autrement dit redéfinir les concepts de démocratie et de nation pour instaurer une véritable démocratie des nations, excluant que les droits de certaines soient définis par l'absence de droits de toutes les autres ?

¹⁴ Renan, *Histoire et Parole, Œuvres diverses*, Paris : Laffont, 1984, pp. 628-629.

¹⁵ Idée d'autant plus excentrique, que les préjugés européens désignent le nègre comme, précisément, celui qui se contente de cueillette, et qui abat l'arbre pour manger son fruit.